

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Elektronikus Periodika Archívum és Adatbázis (EPA)

1998 -11- 24

Cahiers

8/1996

d'études

hongroises

*896 : Les Magyars s'installent au  
cœur de l'Europe*

*La musique hongroise au XX<sup>e</sup> siècle*

*Sorbonne Nouvelle  
Paris III - CIEH*

*Nemzetközi Hungarológiai  
Központ, Budapest*

*Institut  
Hongrois*

**Cahiers d'Études hongroises**  
**8/1996**

Revue publiée par le Centre Interuniversitaire  
d'Études Hongroises et l'Institut Hongrois de  
Paris

**DIRECTION:**

Jean Perrot / András Bálint Kovács

**CONSEIL SCIENTIFIQUE:**

József Herman, Béla Köpeczi, Jean-Luc Moreau,  
Violette Rey, Xavier Richet, János Szávai

**RÉDACTION:**

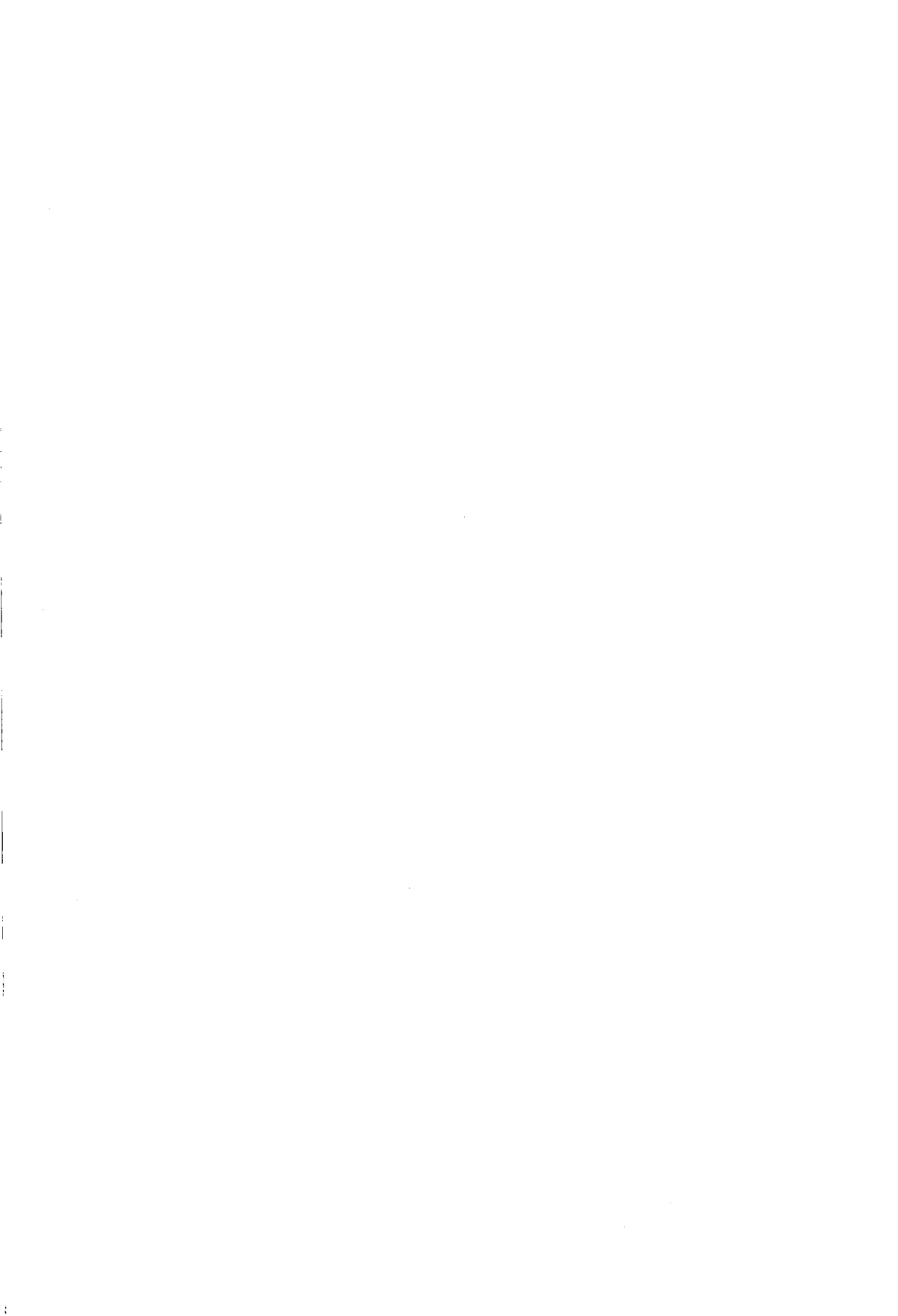
*Rédacteur en chef.* Klára Korompay

*Comité de rédaction:* Sándor Csernus, Katalin  
Csősz-Jutteau, Paul Gradwohl, Judit Karafiáth,  
Miklós Magyar, Martine Mathieu, Éva Oszetzky,  
Chantal Philippe, Michel Prigent, Monique  
Raynaud, Thomas Szende, Henri Toulouze,  
György Tverdota

**ADRESSE DE LA RÉDACTION:**

Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises  
1, rue Censier  
75005 PARIS  
Tél.: 01 45 87 41 83  
Fax.: 01 43 37 10 01





Cahiers  
d'études  
hongroises

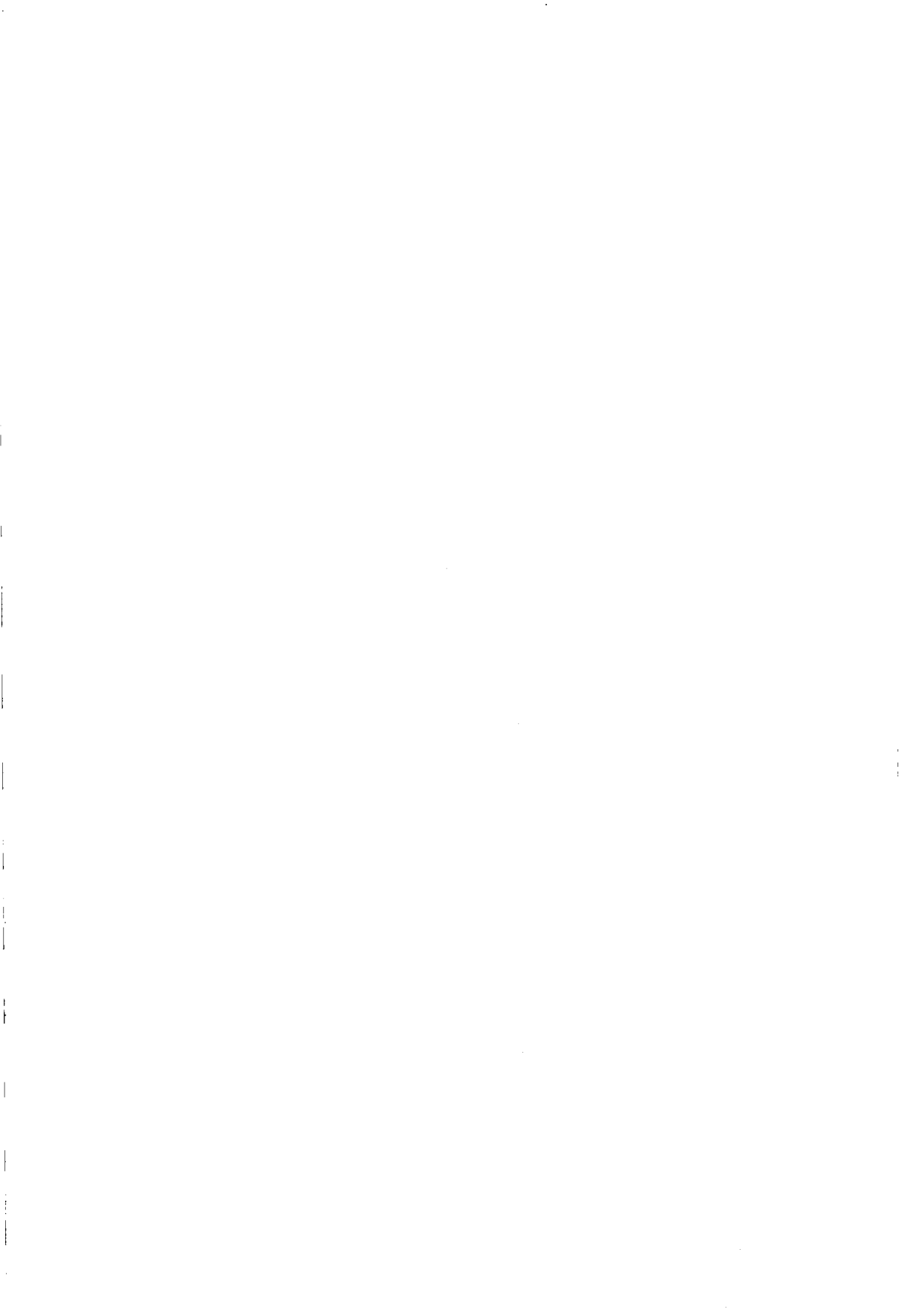
*896: Les Magyars s'installent au cœur de l'Europe*

*La musique hongroise au XX<sup>e</sup> siècle*

*Sorbonne Nouvelle  
Paris III - CIEH*

*Nemzetközi Hungarológiai  
Központ, Budapest*

*Institut  
Hongrois*



## TABLE DES MATIÈRES

|   |         |
|---|---------|
| <b>896 : Les Magyars s'installent au cœur de l'Europe</b>   | 7       |
| Gyula KRISTÓ : La conquête hongroise (Réalité et tradition).....  | 9       |
| István ZIMONYI : Préhistoire hongroise : méthodes de recherche et vue<br>d'ensemble .....   | 20      |
| Gábor KLANICZAY : <i>Rex iustus</i> . Le saint fondateur de la royauté chrétienne.....  | 34      |
| Ferenc MAKK : La Hongrie au milieu du XI <sup>e</sup> siècle.....   | 59      |
| László KOSZTA : Un prélat français de Hongrie : Bertalan, évêque de Pécs<br>(1219-1251) .....   | 71      |
| Erzsébet HANUS : 1896, le Millénaire de la Hongrie : Ignace Kont et la<br>littérature hongroise .....   | 97      |
| <br><b>La musique hongroise au XX<sup>e</sup> siècle</b>  | <br>111 |
| <b>Jean GERGELY</b> : Le "folklorisme" dans la musique savante .....  | 115     |
| László VIKÁR : L'apparition de la musique traditionnelle dans l'art musical de<br>notre siècle. Parallèles français et hongrois.....  | 125     |
| György KROÓ : Rencontres franco-hongroises sur la scène lyrique.....  | 130     |
| Lajos NYÉKI : Discours musical et discours sur la musique (Analyse de<br>quelques textes français et hongrois portant sur le <i>Concerto pour orchestre</i><br>de Béla Bartók).....       | 149     |
| Roger TESSIER : Ce que signifie Bartók pour un compositeur français .....   | 160     |
| Claude Alphonse GIRARD-LEDUC : László Lajtha .....  | 163     |
| Maria NYÉKI : Quelques aspects de la réception de la musique hongroise .....  | 167     |
| János KÁRPÁTI : András Szöllösy représenté par trois œuvres<br>caractéristiques .....   | 177     |
| Máté HOLLÓS : La jeune génération.....  | 186     |
| Pierre VIDAL : La musique hongroise au Groupe des Sept.....   | 189     |
| <br><b>Varia</b>  | <br>195 |
| Bernard LE CALLOC'H : Jean-Charles de Besse, écrivain hongrois<br>francophone .....   | 197     |
| Ferenc TÓTH : Jean-Charles Besse et le <i>Mercurie Étranger</i> . Contribution à la<br>genèse de la première histoire littéraire hongroise en France d'après des<br>sources inédites..... | 211     |
| Rita RATZKY : Influences et parallélismes (La connaissance du romantisme<br>français dans la poésie lyrique de Petőfi).....   | 219     |
| Gergely ANGYALOSI : La vision de l'Apocalypse dans la littérature<br>hongroise contemporaine.....   | 235     |
| Bernard LE CALLOC'H : Le drapeau de Budapest, histoire d'un emblème<br>contesté.....  | 240     |



|  |     |
|--|-----|
| <b>Traductions</b>   | 245 |
| Poèmes de Sándor PETŐFI, Attila JÓZSEF et Endre ADY, par Georges Kornheiser .....  | 247 |
| Ágnes NEMES NAGY, Quelqu'un d'autre, par Nicolas Véron.....  | 253 |
| Poètes d'aujourd'hui (Adaptations de Georges Timár).....   | 256 |
| Miklós RADNÓTI, Charmeur, par Béatrix Kaposvári .....  | 261 |
| Zoltán JÉKELY, La Clématite, par Béatrix Kaposvári.....  | 262 |
| <br>   |     |
| <b>Chroniques</b>  | 263 |
| Jean PERROT : Károly Ginter (1934-1996) .....  | 265 |
| Mária CZELLÉR-FARKAS : L'héritage d'Aurélien Sauvageot .....   | 267 |
| Informations.....  | 268 |
| <br>   |     |
| <b>Comptes rendus</b>  | 271 |
| Réflexions sur l'Histoire de la culture hongroise de Béla Köpeczi (Jean Ehrard)..  | 273 |
| Béla Köpeczi, Histoire de la culture hongroise (Élisabeth Cottier-Fábián).....   | 274 |
| Tibor Klaniczay–Gábor Klaniczay, Szent Margit legendái és stigmái (Les légendes et les stigmates de sainte Marguerite) (György Galamb) .....   | 279 |
| Gyula Kristó (dir.), Pál Engel et Ferenc Makk (réd.), Korai magyar történeti lexikon (Géza Szász).....   | 282 |
| Gyula Kristó, Hungarian History in the Ninth Century (László Sándor Tóth).....   | 285 |
| Miklós Szentkuthy, En lisant Augustin. Chronique burgonde (Georges Kassai) ..  | 285 |
| Sándor Hunyady, La maison à la lanterne rouge (Élisabeth Cottier-Fábián).....  | 292 |
| Écrire le voyage (Dominique Radanyi).....  | 298 |
| Éva Agnel, Phrase nominale et phrase avec verbe <i>être</i> en hongrois (Thomas Szende) .....  | 299 |
| Daniel Baric, L'officier de l'armée austro-hongroise : <i>La Marche de Radetzky</i> de Joseph Roth et le cycle <i>Mars, dieu croate</i> de Miroslav Krleža (Résumé d'un mémoire de maîtrise) ..... | 300 |
| <br>   |     |
| <b>Bibliographie 1995, par Katalin CSŐSZ-JUTTEAU</b>   | 302 |
| <br>   |     |
| <b>Résumés</b>   | 307 |

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

### Ágnes NEMES NAGY, Quelqu'un d'autre (1981)

Pilinszky est autre. Autre, chacun l'est, mais certains le sont plus encore. Pilinszky, entre tous les poètes de Hongrie et d'ailleurs, est de ceux-là : réellement autre, authentiquement autre, profondément dissemblable, rare, improbable. Une antilope blanche, un élément transurarien. Lorsqu'il arpenta, dans son pardessus trop court et trop étroit, les rues, les sombres rues du Budapest des années cinquante, son allure était celle d'une légende proscrite. Et c'est bien ce qu'il était. Une légende proscrite, bannie de la littérature, et ignorée de tous ; il n'était guère que ses compagnons de catacombes pour se la murmurer, de bouche à oreille.

Chacun a droit à son propre portrait en jeune homme. Droit à ce moment de l'existence, géométriquement équidistant de la jeunesse et de l'âge mûr, où l'affirmation de soi-même, l'identification à soi-même, sont les plus aiguës ; droit au point culminant de son identité. Maintenant que le poète passe pour mort — encore que, personnellement, je n'en croie rien —, c'est ce moment que je vise, c'est ce point que je tente de relever. Ce point-là. Là-haut, tout en haut, ou plutôt en bas, ou bien dans l'entre-deux, sur le trottoir mal pavé de la rue Molnár, sur le matelas bosselé de l'appartement rue Kékgolyó, là où il a marché, où il s'est assis, où il a vécu, dans les cours intérieures du centre-ville, dans la pénombre des cafés, devant son éternel petit noir. La blancheur de ses mains, de son visage, a illuminé le tunnel de nos années cinquante comme une lampe de mineur.

En bas, donc, était ce point culminant, ce moment choisi pour le portrait, et que je tente de fixer en lignes titubantes, délaissant sans cesse la feuille blanche pour ma propre vie, pour sa vie à lui, et me forçant sans cesse, par d'amers détours, à retrouver ce dérisoire bout de papier sur lequel j'écris — en bas était le sommet, quelque part dans les profondeurs, dans le tunnel, dans la mine, dans l'égoût, à la fois nadir extérieur et zénith intérieur, si tant est que ce distingue entre le dehors et le dedans soit de mise dans son cas particulier. Mais il me faut m'arrêter quelques instants sur le nadir extérieur. Cette dépression des circonstances était déjà, dans la vie de Pilinszky, la *seconde*. La première avait été la guerre mondiale. Avec la vie de soldat, le service dans la DCA, l'errance famélique en Allemagne à travers les décombres des camps de la mort — au milieu des soldats hongrois dépenaillés qui faisaient irruption sur les routes et suppliaient les conducteurs des jeeps de les ramasser, mais en vain car ils n'avaient *pas de place*, et il fallait attendre de jour en jour pour le moindre petit morceau de pain, attendre pour faire ce geste de la main qui « donnait à manger et mangeait en même temps »<sup>1</sup>. La période des années cinquante fut donc la seconde dépression de son existence, et c'est au cours du bref intervalle entre l'une et l'autre que parut *Trapèze et barres*.

Dans *Trapèze et barres*, son premier volume, le poète est déjà prêt, déjà — en un certain sens — achevé. Y figurent, certes, le poème *Harbach 1944* et bon nombre d'autres futurs textes essentiels de la poésie hongroise. Mais, surtout, la thématique que l'on retrouvera, naturellement, dans le grand recueil *Le Troisième*

<sup>1</sup> « úgy tapadt a szájra, / és úgy adott, hogy maga is evett », dans le poème *Francia fogoly*.

*Jour*, et par laquelle on a pris l'habitude de définir en premier lieu Pilinszky, est déjà présente : celle de l'antifascisme avec le degré poétique, sans équivalent, de l'expérience des camps de la mort. Car ce fut notre expérience à tous, celle de notre génération et du monde entier, ce fut notre tâche écrasante que de continuer à écrire des poèmes après Auschwitz, de prendre, balbutiants, la mesure de la guerre, de son gouffre le plus profond, de son symbole pour ainsi dire : les plaies, non humaines, des camps de concentration. Et nous avons fait de notre mieux. De façon généralement fort convenable, nous tenant en équilibre à la crête des phrases, jetant de petits cailloux de silence, effleurant du coin de notre œil de poète ce qui ne peut être rendu visible qu'ainsi. Je puis énumérer les chefs-d'œuvre qu'a produits, dans le monde entier, ce genre poétique. Pilinszky, lui, est à part. Il s'est imposé une tâche impossible, il s'est mis en danger de mort poétique. Il est allé droit au cœur des choses. Il a rassemblé ses forces, et a *décrit* ce qu'il en était.

« Il sort parmi les autres,  
s'arrête dans un silence carré. »<sup>2</sup>

« Ils trébuchent, piétinant  
d'invisibles feuilles mortes,  
le sombre fracas de leurs sabots de bois  
leur monte aux genoux. »<sup>3</sup>

« Le temps, tel un mannequin d'osier désarticulé,  
est assis simplement, sans mot dire. »<sup>4</sup>

« La faim qui rampe à quatre pattes »<sup>5</sup>

« mur au mutisme de cendre »<sup>6</sup>

les « clous endormis dans le sable glacé »...<sup>7</sup>

Je ne cite pas pour citer, seulement pour évoquer en marmonnant, pour faire comprendre à demi-mots. Dire ce qu'il a fallu d'autre à cette « description » du monde pour qu'elle soit ce qu'elle est, voilà qui nous amènerait à remplir des bibliothèques entières. Il a fallu avant tout la force animale de sa maigreur soulevée par le vent, car il était évidemment fort ; d'une violence aiguë comme celle du rayon

<sup>2</sup> Kilép a többiek közül, / megáll a kockacsendben », dans le poème *Ravensbrücki passió*.

<sup>3</sup> « Térdig gázolnak botladozva / facipőiknek alacsony, / sötétén zörrenő zajában, / mint láthatatlan avaron. », dans le poème *Harbach 1944*.

<sup>4</sup> « Mint tagolatlan kosárember, / csak ül az idő szótalan », dans le poème *Mire megjössz*.

<sup>5</sup> « a négykézlábra ereszkedett éhség », dans le poème *Frankfurt*.

<sup>6</sup> « hamunéma fal », dans le poème *Félmúlt*.

<sup>7</sup> « Alvó szegek a jéghideg homokban », dans le poème *Négysoros*.

laser. Il a fallu aussi à ses textes la charge formidablement compacte de ses phrases-wagons, les poutres de béton armé de ses aiguillages poétiques et, surtout, l'aptitude à *choisir*, le renoncement constant, ascétique, aux mots, le luxe obstiné de la chasse au « mot unique », des mois, des années, des décennies durant. Pour écrire « peu », il a écrit, en fait, énormément, concentrant dans ce peu la masse du « beaucoup ».

Il lui a fallu tout cela — et d'innombrables choses encore — pour écrire, sur son expérience des camps, la poésie la plus élevée qui soit. Mais ce n'est pas tout. Pourquoi est-ce précisément lui qui a su dire le mieux le scandale de notre siècle, lui qui n'y fut même pas présent ? Non, ce n'est pas la compassion qui est ici le mot-clé. C'est plutôt l'identification, le fait que sa propre nature ait été prédestinée à cette expérience. C'est là son étrangeté, son altérité, son essence transuraniennne : il a reconnu dans le camp l'incarnation de ses propres représentations, tout comme un être venu du cosmos sait en reconnaître le froid glacial. De même que le paysage mental et charnel des prolétaires fut, dans une certaine mesure, la « forme » d'Attila József, celle de Pilinszky fut le camp. Le camp fut l'ordonnement de sa façon d'être. Il était aussi éloigné du monde quotidien, aussi étranger à notre terre anthropomorphe qu'un homme peut l'être, ou plutôt ne peut l'être, et c'est justement par cela, en cela, que son être a pénétré, s'est fondu dans le jugement dernier, non anthropomorphe, des camps, dans ce qui dépasse le concevable. Nous parlons de Pilinszky comme les Florentins parlaient de Dante : comme d'un homme qui a visité l'enfer. Mais lui ne l'a pas visité, il y a vécu : dans des ténèbres qu'éclairait parfois le rayon acéré de la grâce. Il y a vécu avant et après son expérience, traînant ses oublies avec lui, de la rue de Vác aux hôtels de Londres en passant par Paris. Il avait en effet une chose unique à dire, une chose unique et forte : la souffrance. Mais si la souffrance abonde en variétés, en ruses, en chambres de torture, la sienne fut, au sein des enfers, cette souffrance déchue, orpheline, extrême et lointaine, cette souffrance exacerbée, proprement innommable, que n'épuisent ni les mots de la tribu, ni ceux de l'individu. Non, ne nous empressons pas d'étiqueter, de mettre en fiches les tourments du monde. Seule, peut-être, la religion fournit un exemple — et un nom — à cette forme d'a-territorialité ; le catholicisme de Pilinszky fut le puissant système analogique, à l'étreinte accueillante, au fond duquel il a su trouver place.

Cette souffrance existentielle, cette nature descendue en enfer, a rencontré la guerre du vingtième siècle et ses chambres à gaz. C'est à travers elle, à travers la fusion-fission sauvage de cette rencontre, que cette forme extrême, autre, a-territoriale, est devenue modèle, et la poésie de Pilinszky une brûlante affaire publique. Il est apparu que le monde ressemblait à Pilinszky, à sa stature, à ses forçats, à son apocalypse. Ce que seul le firmament, ce que seul un sombre paradis semblait capable d'accueillir en lui-même, est soudain devenu réalité, tel le brin d'herbe, tel le wagon de marchandises, telle la blessure. Le poète s'est accouplé au siècle, à son centre le plus obscur, son authenticité est devenue historique. Puis elle est devenue bien davantage.

Il écrivit, en effet, *Apocryphe*. Ce poème, nous le savons tous, il le savait lui-même, a la densité de volumes entiers. Sous l'essence statique de sa poétique, vibrante mais immobile dans son principe, *Apocryphe* comprend des mouvement

nouveaux, inattendus, et porte en soi ses propres tenants et aboutissants. Les associations d'idées, l'éloignement du déterminant et du déterminé, les failles tectoniques de la composition, et surtout, la facture moderniste du « d'où je parle », portent l'inspiration d'une avant-garde faite d'une personne unique, sans que le poème se détache d'un millimètre du roc de l'authenticité poétique. L'ardente quiétude du jugement dernier émane de ce poème, auquel notre siècle ne fait plus que prêter ses décors, et qui entrechoque l'actuel et l'éternel, l'individuel et l'eschatologique, ce qui est propre à l'homme et ce qui est au-delà de lui. Pilinszky, le poète de l'au-delà, le métapoète, nous offre cet au-delà, ce désespoir en surplomb, comme en inversant les repères ancestraux de l'homme, selon lesquels en haut est la lumière et en bas sont les ténèbres. Il fracasse l'un contre l'autre, au fond des années cinquante, zénith et nadir, recouvrant la souffrance avec la sacralité de la souffrance, et nous introduisant, d'un geste de sa main blanche et émaciée, dans ce désespoir qui est l'antichambre de la grâce.

Pilinszky a ajouté une dimension à notre vie (à notre vie désormais commune, à la vie de la poésie), il nous a enrichis du manque, de la perte, de cette pénurie d'existence, nettoyée jusqu'à l'os, épurée jusqu'à la formule. C'est sur *cette* pénurie que s'est bâtie l'exceptionnelle catharsis de sa force poétique. Il est temps pour nous de passer la tête par la brèche qu'il a ouverte, par la porte qui est au fond de l'antichambre, là où la désolation s'étend comme un firmament.

Traduit du hongrois par Nicolas VÉRON